

INTERVIEW DE GEORGES CHAPOUTHIER PAR HÉDI BOURAOUI

Georges Chapouthier est actuellement Directeur de Recherche Emérite, au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) à Paris, après une carrière de cinquante années aux facettes étonnamment multiples. Il a en effet mené de front un métier de neurobiologiste et une réflexion philosophique. Titulaire d'un double doctorat en biologie et en philosophie, il a dirigé un groupe de recherche spécialisé dans l'étude de la mémoire et de l'anxiété chez les souris tout en développant une réflexion sur la complexité des organismes vivants et les droits des animaux. Cette activité a été étayée par de nombreux livres : *Introduction au fonctionnement du système nerveux* (écrit avec Jean-Jacques Matras, Medsi, 1982) ou *Biologie de la mémoire* (Odile Jacob, 2006) pour la partie biologique, *Au bon vouloir de l'homme, l'animal* (Denoël, 1990), *L'homme, ce singe en mosaïque* (Odile Jacob, 2001) ou encore *Kant et le chimpanzé* (Belin, 2009) pour la partie philosophique. Dans son dernier livre *Le chercheur et la souris – La science à l'épreuve de l'animalité* (écrit en collaboration avec Françoise Tristani-Potteaux, CNRS Editions, 2013), il relate les difficultés qu'il y a à expérimenter sur les animaux tout en étant partisan de leurs droits. Enfin, sous le pseudonyme de Georges Friedenkraft, il a eu une intense activité de poète et de promoteur de la poésie, notamment dans le cadre de la revue *Jointure*, dont il est l'un des principaux animateurs. Hédi Bouraoui lui a demandé de préciser ce parcours très riche, mais particulièrement atypique.

Georges, comme je te l'ai écrit, j'ai beaucoup apprécié l'entretien que tu as eu avec *L'Archicube* (la revue des élèves, anciens élèves et amis de l'École Normale Supérieure de Paris) sous le titre : « De la Biologie à la Philosophie : Parcours d'un Naturaliste. »

Ton parcours à l'École est fascinant, mais comme il s'est limité à tes premières études, et à ta carrière à l'École, il m'a laissé sur ma faim. C'est pour cette raison que je t'ai demandé de m'accorder une interview pour compléter un tant soit peu ton parcours.

1. Commençons par l'environnement de ta famille férue des lettres classiques. Dans quel sens t'ont-ils orienté ? Peux-tu décrire les moments forts de ce milieu familial ?

On est toujours très marqué par le milieu de sa petite enfance. Mon père était professeur de grec ancien à la Sorbonne et archéologue de la civilisation crétoise. Deux rues portent son nom en Crète, l'une à Malia, le site de fouilles, l'autre à Héraklion, la grande ville de Crète. Ma mère, professeur de « lettres classiques » (c'est-à-dire français, latin et grec) dans un lycée, avait été son étudiante. L'atmosphère de la maison était donc particulièrement littéraire ! D'autant que mon père adorait les jeux de mots, auxquels il m'a initié très tôt. A la mort de ma grand-mère paternelle, quand j'avais cinq ans et que je commençais à lire, on me donna une collection de petits livres de poésie qui lui avait appartenu. A cet âge, où l'on commence à feuilleter des livres, j'y découvris avec passion des poèmes courts, à la métrique rigoureuse proche de la chanson – Paul Fort, Richepin, Maeterlinck...--, qui me marquèrent considérablement. Tous ces éléments contribuèrent sans doute à ma formation littéraire et à mon goût futur pour la poésie et pour la philosophie. Mais, entre temps, un autre trait de mon caractère devait se manifester et jouer un rôle essentiel dans ma carrière : un amour de toujours pour les animaux !

2. Tu parles de ton « amour de toujours pour les animaux. » Peux-tu nous donner quelques exemples de cet amour, et de l'expérience vécue avec les animaux ? Quelles leçons en as-tu tirées ?

Je crois qu'il y a des gens qui naissent, plus que d'autres, avec l'amour des animaux. Je l'avais remarqué aussi chez ma fille aînée. Quand elle avait deux ou trois ans, est passé sur l'écran de télévision un dragon menaçant et bavant. Elle s'est précipitée vers lui avec un mouvement spontané de sympathie. J'étais, moi aussi, de ceux qui allaient spontanément vers tous les animaux que je rencontrais. Sauf peut-être vers les serpents, pour lesquels on m'a inculqué, dès mon enfance, une peur tout à fait excessive, au point que, même aujourd'hui, adulte, j'ai de l'appréhension à attraper, dans la nature, une inoffensive couleuvre ! C'est un de mes grands regrets. (Heureusement, j'ai moins peur des serpents apprivoisés). Dans le village de mes grands-parents maternels, où je passais mes vacances, en Saintonge, je connaissais les noms de tous les chiens du voisinage. Les chats, les chiens, les poules, les vaches, m'apparaissaient alors comme

des personnes, juste un peu différentes morphologiquement de moi, de mes parents, de mes voisins. Je ne voyais pas de coupure absolue entre les animaux et les humains.

Plus tard, je créai, avec les insectes que je trouvais morts, un cimetière pour insectes, où chaque tombe était recouverte d'un petit morceau de tuile. Mon grand-père, médecin de campagne, était collectionneur de papillons et je me souviens avoir eu du mal à m'endormir après avoir vu un papillon lutter dans son filet pour sa liberté et pour sa vie. Mon amour des animaux m'amena aussi à une impressionnante collection d'ours en peluche avec lesquels je passai l'essentiel de mon enfance. A un âge où, nous dit-on, les petites filles s'intéressent aux poupées et les petits garçons aux soldats et aux voitures, je m'intéressai presque exclusivement aux nounours, avec qui je jouais comme avec des personnes en chair et en os.



Chapouthier en 1951 avec ses ours en peluche

Je n'ai tiré les leçons de cette empathie pour les animaux que beaucoup plus tard, quand je suis devenu un défenseur de la cause animale. Au moment de mon adolescence, sous l'effet de la pression sociale, j'ai mis entre parenthèses cet amour pour les animaux. Comme, en effet, on me le répétait sans arrêt, aussi bien à l'école laïque qu'au catéchisme religieux : les animaux étaient des entités, voire des « objets », simplement destinés à l'usage de l'homme, qui pouvait les utiliser à sa guise. Alors je me suis passionné pour les sciences naturelles et j'ai (provisoirement) oublié l'animal en tant qu'être sensible. Mais, avec les années, ma sympathie pour les animaux a fait que je suis devenu, tout en poursuivant une carrière scientifique de chercheur en biologie, un militant des droits de l'animal. C'est le thème de mon dernier livre, écrit en collaboration avec la philosophe Françoise Tristani-Potteaux, *Le chercheur et la souris* (2013).

3. Je laisse de côté ton enseignement secondaire et universitaire. Mais j'aimerais te demander quels sont les philosophes qui t'ont vraiment influencé ? Peux-tu en citer trois ou quatre des temps anciens, et trois ou quatre des philosophes modernes ? En quel sens ils t'ont influencé? Et quels impacts ont-ils eu sur toi ?

J'ai commencé mes études de philo à Strasbourg où je préparais, d'autre part, ma thèse de sciences sur la biologie de la mémoire. Lors de mes études de philo à Strasbourg, je rencontrai et je sympathisai avec l'un de mes professeurs, Louis Bourgey, un spécialiste d'Aristote, qui s'intéressait beaucoup à la biologie moderne. C'est avec lui que je rédigeai mes premiers « mémoires » de licence et de maîtrise. En tant que biologiste et philosophe, le philosophe le plus marquant, celui dont je suis le disciple naturel, c'est donc, bien évidemment, le grand Aristote. D'ailleurs, j'ai effectué beaucoup de mes travaux à l'intérieur d'une École dite néo-aristotélicienne, créée par le médecin et philosophe russe Konstantin Khroutski. Pour cette École, la conception de l'univers qu'a Aristote est fondamentalement biologique. Dire cela ne veut évidemment pas dire que l'univers doit être conçu comme un grand singe à la King-Kong ! Dire cela veut dire que l'architecture de la complexité partout dans l'univers est probablement la même que l'architecture de la complexité chez les structures les plus complexes que nous puissions observer sur terre, les organismes vivants, une conception appelée « Bio-cosmologique ».

Pour ma part, j'ai pu montrer l'universalité de la construction de complexité selon un mode que j'ai appelé « en mosaïque » et auquel j'ai consacré de nombreux livres et articles. Dans une mosaïque, au sens artistique du terme, le « tout », une image, laisse une autonomie à ses parties, les tesselles, qui conservent leur forme, leur couleur ou leur brillance. De la même manière, la complexité des organismes vivants se construit comme une mosaïque où, à chaque étage, le « tout » laisse une autonomie à ces parties. Ainsi, par exemple, l'organisme laisse une autonomie à ses cellules ou à ses organes et la population laisse une autonomie aux individus qui la composent. J'ai analysé les deux grands principes qui mènent à cette construction en mosaïque (juxtaposition d'entités semblables, puis intégration de ces entités dans un « tout » plus complexe dont elles deviennent alors des parties) et j'ai surtout montré que le même mode de construction s'appliquait à d'autres phénomènes de l'« univers » : mémoire, conscience, langage, littérature, musique, morale. L'application aux structures stellaires de l'astrophysique est à l'étude.

Mais voyons au-delà d'Aristote. L'histoire de la philosophie a fait qu'aux concepts traditionnels aristotéliens, il faut cependant ajouter des concepts plus modernes, comme celui de l'évolution, qui s'appelle en philosophie la dialectique, hégélienne si on s'intéresse aux mouvements de la pensée et engelsienne si on s'intéresse à ceux de la matière. Ces deux courants philosophiques m'ont également marqué, comme aussi la pensée structuraliste et la description phénoménologique, deux aspects philosophiques dont les structures du vivant et leur vécu existentiel ne peuvent se passer. Enfin, en ce qui concerne le respect de animaux et de la nature, un point qui m'a beaucoup intéressé, mais qui n'intéressait pas du tout Aristote; il faut trouver des racines de cette préoccupation moderne chez des philosophes de l'Antiquité, comme Plutarque ou Porphyre, repris par le grand Michel de Montaigne, et chez des philosophes de la modernité comme Schopenhauer. Il faut aussi étayer notre responsabilité humaine et sa pratique à l'égard des animaux et de l'environnement chez des penseurs comme Hans Jonas ou Jürgen Habermas.

Bref, si l'on veut résumer ma position philosophique, je suis un aristotélien moderne, qui a adopté un certain nombre d'apports, antiques ou récents, assez différents des préoccupations d'Aristote, ou, si l'on veut encore, un aristotélien qui vise à adapter au monde moderne le message d'Aristote.

4. Tu as fait ta thèse de philosophie « sous la direction de François Dagognet, le célèbre élève de Canguilhem. » Le nom de ce dernier a résonné dans mon esprit, car il est venu au Collège Maréchal Lannes de Lectoure pour inspecter mon professeur de philosophie, M. Castanet. Est-ce que tu l'as rencontré ? Si oui, quelle impression t'a-t-il faite ? Parle-moi des rapports entre professeur et élève surtout dans ton cas personnel ?

Comme mon maître strasbourgeois Louis Bourgey, alors en retraite, ne pouvait plus être mon directeur, sur le plan administratif, pour ce qu'on appelait à l'époque la « thèse d'état », un long travail de plusieurs années, il me conseilla alors de me rapprocher de François Dagognet, alors professeur à Lyon, auquel j'écrivis et qui accepta de me diriger pour ma thèse d'état de philo sur « Essai de définition d'une éthique de l'homme vis-à-vis de l'animal ». J'eus aussi l'occasion (et l'honneur) de rencontrer son maître, Georges Canguilhem, qui était déjà à cette époque un « monument » illustre. Un déjeuner à quatre dans un restaurant du Quartier Latin à Paris me revient en mémoire, qui me permit, à l'invitation de Canguilhem, de discuter avec lui, avec la fille de Gaston Bachelard, Suzanne, et avec le philosophe Claude Debru. Quelques-uns de ces souvenirs inoubliables !

5. Tu as eu une belle carrière de chercheur. Peux-tu m'indiquer ton parcours dans ce domaine ? Peux-tu illustrer ce parcours par les hauts et les bas, les satisfactions et les frustrations de ce métier ?

J'ai fait toute ma carrière de chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) en France, une institution qui finance les chercheurs et la recherche dans tous les domaines. Notre statut et notre rémunération étaient exactement les mêmes que ceux des universitaires, mais nous n'avions pas l'obligation d'enseigner (même si faire des cours en plus de notre métier n'était pas interdit !). Cette carrière au CNRS ne m'a pas empêché quelques « escapades » : aux États-Unis, au « Baylor College of Medicine » de Houston, pour un post-doc, et au Service de Santé de Armées, en France, pour mon service militaire, durant lequel j'ai passé une année merveilleuse avec des chimpanzés.



En 1973 avec des amis chimpanzés

J'ai donc fait toute ma carrière au CNRS avec des hauts (les consécutions internationales lors de publications dans des revues prestigieuses, les promotions, les invitations à des congrès internationaux...) et des bas (lorsque les jalousies internes à toute société humaine font que l'on n'obtient pas une promotion ou une récompense qui aurait normalement dû vous échoir ou que l'on était en droit d'obtenir). Je passerai volontiers sur les déboires, hélas présents dans toute vie humaine, pour insister sur mon métier, un métier tout entier orienté vers la connaissance désintéressée, la découverte, et donc un métier passionnant, où l'on rencontre des gens passionnants, depuis les prix Nobel jusqu'aux débutants passionnés et enthousiastes. Un métier qui, en biologie, pose cependant des questions éthiques essentielles sur la légitimité du traitement des animaux d'expériences, des questions que j'ai beaucoup étudiées en tant que philosophe et moraliste et sur lesquelles j'ai beaucoup écrit.

6. Tu dis que tu as été influencé par Althusser, ce qui t'a préparé, toi et tes amis, aux événements de mai '68. Peux-tu nous relater ton expérience personnelle de cet événement important dans l'histoire de France ? Quelles conséquences en as-tu tirées ?

A cette époque, dans les années 1964-66, Althusser, qui avait encore toute sa tête, était le grand maître à penser de l'École Normale. Non pas qu'il n'eût pas d'opposants, mais parce qu'une grosse minorité des normaliens penchait pour ses thèses et pour celle de ses amis et relations. Ainsi Lacan vint faire un séminaire remarqué dans les locaux de l'École. La mouvance était alors « anti » : anticapitaliste, anti-guerres coloniales (Algérie, Vietnam...), anti-« pensée bourgeoise », anti-système. Mao Tse Toung, dont on ne mesurait pas encore les excès sanguinaires, était une vedette, comme l'était aussi Jean-Paul Sartre, qui s'était d'ailleurs, à la fin de sa vie, rapproché du maoïsme. C'est en ce sens que j'ai dit que se préparaient, en partie à l'École, les événements de Mai 68. Durant mes deux premières années d'École, je fus pris dans cette mouvance, dont le voyage de l'École en Chine en 1965, juste après l'échange d'ambassadeurs, fut un des moments importants.



En Chine en 1965

Mais je m'éloignai assez vite de cette mouvance quand je vis l'allure excessivement extrémiste et sectaire qu'elle prenait. Mon départ vers Strasbourg pour commencer la recherche en troisième année d'École fut salutaire et j'échappai ainsi à Mai 68 au Quartier Latin et à sa violence. A Strasbourg, le mouvement étudiant, qui existait, fut beaucoup plus paisible. Il y eut des occupations de locaux certes avec leurs conséquences. Ainsi le standard téléphonique de la fac était occupé par les étudiants et, à la rentrée, après les « évènements », le Doyen dut payer, à la compagnie de téléphone, une facture astronomique. Mais, dans l'ensemble, la ville alsacienne n'a pas connu les débordements de la capitale.

7. J'apprends aussi que tu fus « très sensible aux charmes des femmes asiatiques. » En plus d'avoir épousé « une Chinoise de Malaisie, » peux-tu nous dire les influences personnelles, existentielles, philosophiques et autres qu'ont eues le continent asiatique et ses peuples sur toi ?

D'abord il me faut prendre ici l'Asie dans son sens large, en ne faisant pas seulement référence à l'Extrême-Orient. Mon père est mort quand j'avais huit ans et son grand ami, l'archéologue Henri Seyrig (le père de l'actrice Delphine Seyrig), qui dirigeait alors l'Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, m'invita à séjourner un an au Liban. Je passai donc, adolescent de 12-13 ans, une année à Beyrouth. Une ville alors relativement paisible, au climat d'une extrême douceur, et où se mêlaient harmonieusement toutes les cultures, toutes les langues, toutes les religions. Ce fut pour moi une découverte et une formation indélébile : celle à la diversité culturelle, à la mosaïque des gens et des peuples, un point qui, au passage, me rapproche beaucoup de la pensée d'Hédi Bouraoui ! A cette période clé de ma vie qu'est l'adolescence, ce séjour à Beyrouth a été, pour moi, un des évènements certainement les plus formateurs. L'Extrême-Orient, je ne l'ai découvert que plus tard, notamment lors de ce fameux voyage de l'École en Chine en 1965. Est-ce alors que je fus, pour la première fois, sensible au charme des femmes asiatiques ? Très probablement, même si ce choix esthétique a sans doute pris plusieurs années à mûrir, avant que je ne rencontre à Strasbourg où je commençais ma carrière, et n'épouse, une Chinoise de Malaisie qui venait apprendre le français et avec qui j'ai passé le reste de ma vie.



Avec sa femme au temple des serpents à Penang en Malaisie (1976)

Ensuite, bien sûr, mes rapports avec ma femme m'ont, de plus en plus, familiarisé avec l'Extrême-Orient. En poésie, un point sur lequel nous reviendrons dans un instant, j'ai beaucoup oeuvré pour développer les rapports entre la francophonie et l'Asie. J'ai présenté de nombreux poètes et écrivains d'Extrême-Orient dans les colonnes de la revue poétique internationale *Jointure*, dont j'étais l'un des animateurs. Et dans les colonnes des revues françaises ou étrangères, j'ai beaucoup écrit dans des formes poétiques asiatiques, comme le haïku (ou haïkou), le (la) renga, le tanka, le haïbun (ou haïboun), le pantoun malais... J'ai aussi beaucoup publié sur l'Asie dans des revues françaises et, en collaboration avec ma femme, sur la France dans les revues et magazines d'Asie du sud-est, où elle était journaliste. Avec ma femme, j'ai enfin participé au succès, en 2013, du 33^e Congrès Mondial des Poètes à Ipoh, en Malaisie, la ville d'origine de mon épouse, un congrès qu'elle avait elle-même organisé sous sa présidence...

8. La recherche scientifique t'a permis d'écrire articles et livres sur ce domaine. Peux-tu nous indiquer les temps forts de tes publications ? Leurs élaborations ? Leurs impacts et leurs réceptivités ? Nous comptons d'ailleurs reprendre un de tes articles déjà publié en Tunisie.

Dans ce domaine, il faut distinguer les articles proprement scientifiques, qui relatent un travail original ou une découverte, et les livres et articles de vulgarisation scientifique. Pour les premiers, ceux qui constituent la « colonne vertébrale » d'une carrière scientifique, bien sûr, j'ai abondamment publié, sur les questions de la mémoire et de l'anxiété chez les souris, sur leurs bases pharmacologiques ou génétiques, non pas seul, mais collectivement avec mon équipe, dans de nombreuses revues de neurosciences. Ces publications sont presque toujours en anglais, qui est devenu, on le sait, la langue de communication scientifique. Parmi celles-ci, notre groupe a pu publier à deux reprises dans l'une des plus prestigieuses de ces revues, la revue anglaise *Nature*. Le résultat le plus marquant de notre groupe a été le lien très fort qui unit la mémoire et l'anxiété (légère). L'état normal du cerveau est une anxiété légère et il faut cette anxiété légère pour apprendre correctement, alors qu'une anxiété plus forte (trop forte) a, au contraire des effets délétères sur la mémoire. J'ai aussi écrit de la vulgarisation scientifique sur les questions de neurobiologie et d'éthologie, surtout dans les revues francophones comme *Pour la Science* ou *Cerveau et Psycho*, ainsi que de nombreux livres sur la biologie de la mémoire et sur le cerveau.

Dans le domaine de la philosophie, -- en ce qui me concerne, il s'agit, bien sûr, de la philosophie de la biologie, -- on trouve la même dichotomie entre des productions purement « scientifiques » de création, et, d'autre part, la vulgarisation, même si la différence est moins marquée que dans les « sciences dures » comme la biologie. Pour la partie « scientifique », originale et créative, de la philosophie, j'ai développé le modèle de la complexité en mosaïque décrit plus haut, que je suis aussi allé présenter dans de nombreux congrès internationaux, et j'ai analysé en profondeur l'importante question morale des droits de l'animal en regard des droits de l'homme, dans des revues internationales en anglais. J'ai aussi vulgarisé, en français, ces mêmes questions dans des journaux et des magazines de la grande presse, ainsi que dans des livres.



**Chapouthier (à gauche) en colloque avec le philosophe serbe Milan Tasic en Allemagne
(2012)**

9. Je t'ai connu en tant que littéraire et poète. Peux-tu esquisser comment tu es venu à la littérature ? Quels sont les auteurs littéraires qui t'ont influencé ? Qu'est-ce la poésie pour toi ? Peux-tu en donner quelques définitions ?

Oui, nous nous sommes connus par la poésie. C'est à Strasbourg, où j'ai commencé ma carrière scientifique, que j'ai commencé à publier de la poésie, d'où mon pseudonyme alsacien « Georges Friedenkraft » (« Friedenkraft » veut dire, en dialecte alsacien, « force de paix », tout un programme !). Pour moi, la poésie est une recherche des sentiers du rêve, de l'imaginaire, de l'irrationnel, à l'opposé des contraintes rationnelles de la pensée scientifique. La poésie est, par suite, dans la pensée humaine, le complément nécessaire de la rationalité. Pour le savant, la terre est une planète bleue. Pour le poète, avec Éluard, elle peut être bleue comme une orange. Le biologiste François Jacob a écrit que l'être humain avait autant besoin de rêve que de réalité. Adolescent, j'ai été très influencé par les symbolistes. En outre, mon désir que la poésie n'abandonne pas totalement les recherches métriques et une certaine musique du vers m'a porté, au départ, vers des formes métrées aux vers courts, comme celles de Verlaine.

L'ouverture vers les surréalistes m'a ensuite en partie (mais pas totalement) libéré de ces recherches de contraintes formelles. Et la découverte de formes asiatiques comme le haïku (ou haïkou) a été un moment important de l'évolution de mon écriture, car je pouvais alors effectuer des recherches formelles et métriques, sans me maintenir dans le moule un peu dépassé des alexandrins ou des octosyllabes classiques. A toutes ces évolutions ont contribué les enseignements d'un de mes professeurs du Lycée Louis-le-Grand à Paris, Lucien Chauvet, la rencontre à Beyrouth, quand j'étais adolescent, avec le poète Georges Schéhadé, et puis l'influence, plus directe, de mon maître à penser en poésie, feu le poète Jacques Arnold. Lucien Chauvet montrait à ses élèves comment, depuis les surréalistes, les associations de mots pouvaient dire toute autre chose que leur contenu sémantique explicite. Schéhadé, ami d'Henri Seyrig, créait des images fortes, dont une m'est resté à l'esprit depuis l'adolescence : celle de l'enfant en pleurs tapi derrière une fleur. Et quand je pense aujourd'hui aux charmes et aux malheurs du Liban, cette image me revient, mêlée à celle d'une promenade dans une plantation d'agrumes en fleurs au nord de Beyrouth et à ses sensations olfactives idylliques qui marquèrent, de manière indélébile, l'enfant que j'étais.

Quant à Jacques Arnold, esprit synthétique et ouvert à tous les possibles de la poésie, il m'entraîna dans l'aventure rédactionnelle de la *Revue de l'Acilece* (http://fr.wikipedia.org/wiki/Revue_de_l%27ACILECE), créée par Charles-Henri Sieffert avec l'aide des poètes Maurice Fombeure et Jacques Arnold lui-même, et qui, de 1962 à 1983, eut une centaine de numéros. Éclectique, la *Revue de l'Acilece* était ouverte, sans exclusive, à tous les styles littéraires et à tous les talents. Puis, après la disparition de cette revue, je participai, dans le même esprit éclectique, avec Jacques Arnold, Daniel Sauvalle, Jean-Pierre Desthuilliers, Michel Martin de Villemer, Liliane Loan et quelques autres, à la création de l'association poétique « La Jointée » et de sa publication, la revue poétique *Jointure* (http://fr.wikipedia.org/wiki/Jointure_%28revue_litt%C3%A9raire%29), qui, malgré la disparition de plusieurs de ses fondateurs, vogue vers son numéro 97. L'association « La Jointée » a aussi publié quelques livres et m'a ainsi donné la possibilité, dans le cadre de la difficile promotion de livres de poésie dans l'hexagone, de publier, par souscription, mon principal ouvrage, *Images d'Asie et de femmes* (La Jointée, 2001), qui a obtenu le Prix Blaise Cendrars 2002 de la Société des Poètes Français.

10 -- Quels poètes français ou étrangers as-tu préférés dans tes lectures éditoriales ?

Ceux de l'ouverture et de la diversité. Ceux de la mosaïque culturelle et littéraire, dont tu es sans doute toi-même, Hédi, poète de trois continents et créateur du « narratoème », fusion de la prose et de la poésie, l'un des meilleurs exemples. J'ai eu l'occasion de l'écrire ailleurs (« Des parcours littéraires en mosaïques », *Revue indépendante*, 2013, 338). D'une manière plus générale, la *Revue de l'Acilece* et la revue *Jointure*, qui étaient par principe, comme je l'ai rappelé, très éclectiques dans leurs choix littéraires, ont ouvert très largement leurs colonnes aux poètes de tous les horizons, jeunes ou moins jeunes, débutants ou célèbres, issus de l'hexagone ou de la francophonie la plus large. Les poèmes en prose ou d'écriture totalement libre y côtoyaient des poèmes de forme plus classique. L'implicite de l'esprit surréaliste ou de la sensibilité symboliste y rencontrait parfois l'explicite du vécu quotidien. Des textes bi- ou multilingues ont même présenté des poètes étrangers non francophones en originaux et traductions, et comme je l'ai dit, j'ai beaucoup œuvré dans ce sens pour la présentation de poètes d'Orient et d'Extrême-Orient (Chine, Japon, Malaisie, Inde...). Je ne peux évidemment citer ici tous les poètes, innombrables, qui nous ont plu et que nous avons publiés durant nos près de cinquante années d'exercice. Je mentionnerai seulement, pour finir, quelques-uns de ceux qui nous ont quittés : Pierre Esperbé, le poète chinois Jiang Huosheng, spécialiste de poésie française contemporaine à l'Université de Wuhan, dont le poème publié dans nos colonnes reçut un prix, Jean Cussat-Blanc, Simonomis, la si délicate poétesse Liska... Qui tous, par leurs écrits, ont témoigné que la poésie reste, pour l'homme d'aujourd'hui, prisonnier de sa science et de sa technologie, la voie à suivre vers le rêve, vers l'imaginaire, vers la liberté.

11 Finalement comment jugerais-tu cette vie passée à explorer des domaines si différents ? As-tu été heureux de ce choix multidisciplinaire ?

Bien sûr ! Si je ne l'avais pas été, il aurait été très facile d'abandonner une des facettes, la poésie par exemple, à laquelle je me consacrais sous une autre identité. J'ai donc trouvé beaucoup de

satisfaction à ce parcours multidisciplinaire, où les activités « science versus philosophie », ou « connaissance versus poésie », étaient souvent complémentaires et s'enrichissaient l'une de l'autre. Avec parfois des gags et c'est sur l'un d'eux que je voudrais conclure. Une artiste vietnamienne avait créé, près de chez moi, une galerie de peinture et j'avais écrit, sur cette galerie, un article élogieux, sous mon nom de plume Georges Friedenkraft, dans les colonnes d'une revue du quartier. Lors d'un vernissage, cette vietnamienne prit des photos, dont une de moi qu'elle présenta, lors d'un vernissage ultérieur, à ses invités, parmi lesquels deux dames qui habitaient mon immeuble : « Voici une photo de Monsieur Friedenkraft, dit-elle fièrement, qui a écrit ce bel article sur ma galerie ! ». Interloquées, les deux dames répondirent : « Mais non, pas du tout, c'est une photo de Monsieur Chapouthier, qui habite notre immeuble ! » Le ton a monté et les protagonistes en sont presque venues aux mains, tant toutes avaient la certitude d'avoir raison !